

ÉTUDES D'ART RELIGIEUX

II

DES CYCLES GERMANIQUES ET SCANDI-
NAVES DANS LA *TETRALOGIE* DE
RICHARD WAGNER.(Suite ¹)

IV

Wagner a dit une parole bien en rapport avec l'esprit subjectif des Allemands : « Le Germain aime l'action qui rêve » (2). Cette pensée nous apparaît, en quelque sorte, comme l'hygiène de la *Tétralogie* ; elle doit même avoir eu une part d'influence sur la conception des détails. Les données originales ne l'excluaient point, s'y ajustant, elles-mêmes, curieusement : les *Eddas*, c'est le Rêve, le Symbole ; le *Nibelunge-nôt* (3), c'est l'action. Ici, les Dieux ; là, les Héros ; ceux-là perdant le Monde, ceux-ci le sauvant ; abstraction puis action ; symbole et fait. A vrai dire, ces deux termes : Chute—Rédemption, sont totalement inclus dans la théogonie scandinave, telle qu'elle est exposée dans la partie mythologique, doctrinaire, des *Eddas*. Ni les chants héroïques, dont se compose une bonne moitié de ce recueil, ni le *Nibelunge-nôt* tout entier n'ajoutent à cette notion. Mais ainsi amoindri de toute sa substance épique, de toute sa mise en œuvre dans le monde, le mythe devient par trop abstrait ; virtualité couvant obscurément le fait, il sous-entend trop la possibilité d'activité humaine. Privé de vie vaillante, de lettre prestigieuse, reste l'esprit — de ce large remuement dont nous avons essayé tout d'abord, et sommairement, de reconnaître

(1) V. *Mercur de France*, nos 47, 48 et 49.

(2) Passage d'une conversation de Wagner en date du 26 octobre 1879, recueillie par M. de Fourcaud et reproduite par M. Ernst dans la *Revue Contemporaine* (1886).

(3) Nous rattachons au *Nibelunge-nôt* la *Saga des Nibelungen*, dans les *Eddas*.

les principaux rythmes historiques : Grandes Invasions, Chute de l'Empire Romain, Invasions northmannes, Chute de l'Empire Karlovingien. La grande synthèse de cette correspondance humaine du mythe, ce pourrait être plausiblement : Siegfried. C'est pourquoi Wagner, dans son système essentiellement dramatique, fait à côté de la figure de Wotan, la principale de l'œuvre celle-là, et qui lui donne une admirable unité de pensée (1), une si haute place à la figure de Siegfried. Par Siegfried, Wotan s'épanouit indéfiniment dans le monde (2), non à la façon du paganisme méridional, jouisseusement, mais vers une floraison toute spirituelle, en vue d'une fin morale, en vue de sa propre Rédemption. Contre cette expansion : la Fatalité. De là le Drame.

Chercher dans Wagner et dans les *Eddas* la double idée de Chute et de Rédemption ; comparer les deux expressions : ainsi procéderons-nous pour découvrir ce que Wagner doit aux sources et, surtout, ce qu'il doit à lui-même.

La *Tétralogie* lue, ce résumé se dégage ; premièrement, en ce qui concerne l'idée de Chute :

L'Orgueil divin, s'arrogeant d'exorbitants attributs, voulut se placer sur une cime inaccessible, dominer la Fatalité. Les Dieux firent donc édifier Walhall par les Géants. Mais lorsqu'il fallut payer les Demiurges, ils ne purent trouver de quoi s'acquitter (3).

(1) Nous y reviendrons avec des couleurs plus intéressantes.

(2) L'hypostase de Wotan en Brünnhild est aussi très importante. Ce que nous développerons.

(3) Il y a là un point obscur, peut-être cosmogonique, et qu'il faudrait élucider. En effet, on se demande pourquoi, tout-puissants, les dieux pourtant ne pouvaient user légitimement de l'Or, et furent maudits dès qu'ils se le furent approprié. C'est que, dans la théogonie scandinave, la Nature, Erda, antérieure aux Dieux, semble distincte et au-dessus d'eux. Ailleurs, Cybèle, Mère-des-Dieux, ne les passe point en pouvoir. Ici la Nature, l'Infinif Erda, l'Incréée les environne comme une fatalité. Aussi bien cette profusion de Nains souterrains, de Géants souterrains, ce mythe du Feu primordial (le *Muspelhem*) opérant la fonte du Givre accumulé dans le Chaos (le *Ginnung*), et faisant éclore ainsi le Père-des-Géants, Ymer, lequel est la matière première du Monde, — tout cela révèle surtout des origines géologiques, une fatalité physique antérieure à l'Intelligence. De sorte que l'Or, substance planétaire, fruit premier de la Genèse,

Ils donneraient bien Freya, la Déesse de l'Amour, mais c'est elle qui fait mûrir les Pommes-de-Jeunesse, et, sans elle, les Dieux mourraient. Cependant, il y a l'Or-du-Rhin... Cet Or sacré, que nul ne devait jamais voir, inoffensif jouet d'innocentes Ondines, un Gnome, Albérich, pour prix de son renoncement à l'Amour, a pu le ravir aux Filles-du-Fleuve, et c'est à ce voleur que les Dieux le volent à leur tour. Pour garder Freya, ils le livrent aux Géants. Mais l'Or, ainsi profané, doit porter malheur à quiconque y toucha, y touchera, sciemment, en vue de s'en servir. L'Or est donc la première expression de la Fatalité, et à ce résultat les Dieux eux-mêmes, les Dieux, dans leur orgueil d'indépendance, se trouvent avoir contribué, puisque l'Or ne fut arraché de sa virtualité que pour payer le Walhall, la citadelle des Dieux.

Les Dieux ont profané l'Or, les Dieux mourront ; telle est la faute, la chute ; seule pourrait les sauver la restitution de l'Or aux Ondines. Mais comment ? L'Or est au pouvoir du Géant Fafner, métamorphosé en Dragon. Les Dieux n'ont pas pouvoir sur les Géants. D'ailleurs, seul, un être exempt de tout péché, un être inconscient, pur, libre, ignorant le pouvoir de la Richesse et qui serait donc pauvre dans le plus vaste trésor du monde, seul, un tel être peut toucher à l'Or sans en subir la fatalité. Par ces mains faites, sera valable la restitution aux Ondines-du-Rhin.

Wotan engendrera donc un tel Héros : qui tuera le Dragon ; qui, pour le retourner aux Ondines, s'emparera du Trésor, de l'Anneau, synthèse du Trésor. Et

l'Or n'appartient pas aux Dieux ; à personne ; il est libre dans les virtualités antiques. Qu'on se reporte à ce que nous avons dit (pages 230, 231, note 1, livraison de novembre 1893) du culte abstrait de l'Or chez les tribus gaéliques, de ce même culte, l'Or étant ici symbolisé par Erda, chez les premiers Germains. L'Or-de-Toulouse et le Tabernacle d'Erda étaient coulés dans des lacs sacrés. Nul, à peine d'en mourir, ne devait violer le mystère de ces eaux, sanctuaire formidable ; et, sans doute, est-ce comme par l'effet de cette inexorable ritualité que les Dieux, ayant profané l'Or sacré, furent maudits : premiers qu'ils étaient à ruiner les Dogmes dont ils avaient la conservation. C'était comme un suicide. Wagner a intitulé le premier tableau du Rheingold : *Au fond du Rhin*. Ce détail, tout de mise en scène, à première vue, dénote plus d'étude qu'on ne pourrait croire.

c'est, deuxièmement, l'idée de Rédemption ; ici le Drame commence, complexe.

Ce Héros, Wotan pense l'avoir en Siegmund, issu de lui, origine glorieuse que cache une existence obscure, vagabonde, voulue par le Dieu pour son fils, Siegmund devant ignorer sa naissance divine, être absolument livré à lui-même, inconscient, libre enfin, ainsi que le veut la Fatalité. Mais, d'autre part, il n'est que l'incarnation du désir de Wotan, de sa spontanéité, de sa révolte contre le Destin. Il n'agit donc pas de lui-même ; il ne peut avoir la *personnelle* intuition de sa mission, qu'il faut qu'on lui révèle ; et qui, si ce n'est Wotan ? Cruelle perplexité ! Siegmund n'est plus libre, puisque le Dieu le guide. Défié, le Destin s'accomplit aussitôt : Wotan a voulu que, du moins, la révélation fût indirecte, transmise à Siegmund par Sieglinde, sœur du Héros, et dépositaire des *intentions* des Dieux. Séparée de son frère dès l'enfance, celui-ci la retrouve mariée par contrainte à Hunding, l'ennemi de sa race. Siegmund devient l'amant de Sieglinde. Seuls divins parmi les hommes, ces deux êtres ont cédé à l'*inévitable* attirance de leur commune origine. Ils se sont réunis en Wotan, retrouvés en lui absolument, puisque c'est l'intime secret du Dieu qui motive leur rencontre. Venus de lui, ils retournent à lui. Logique. Mais Wotan, s'il accepte cet inceste, faillit à son devoir de Dieu-Régulateur. Car, il ne doit pas agir que pour ses enfants, son cher rêve ! Il doit agir pour *les autres*, pour le troupeau, pour la tourbe qui vit d'égalité, de niveau, d'aplatissement. Il y a deux fonctions en lui : libre, spontané, il s'incarne, pour ainsi dire, en Siegmund-Sieglinde ; responsable, Fricka, son épouse, qu'il alla chercher dans la Fontaine-de-Sapience, Fricka, la bonne ménagère de la Nécessité, personnifie impérieusement cette autre nature. A Wotan, enclin à pardonner, elle rappelle son devoir. Wotan, sous peine de se nier soi-même, ne peut aller contre ce qu'il a de plus précis, de plus actuel en son essence ; car ses enfants, hélas ! ne personnifient de lui rien de probant, un lointain désir d'au-delà. Donc, Siegmund doit mourir. Mais l'enfant que Sieglinde aura de lui sera le héros prédestiné. Jusque-là, le Drame est demeuré presque mythique. Il va devenir humain. Et c'est Brünnhild, la fille de Wotan, autre forme de son secret concept, qui prépare cette trans-

formation. La vie est plus libre que le rêve, le pauvre rêve persécuté du Dieu, irréalisable *en lui-même*. Que la vie, libre « lui soit donc », vaillamment, « sororale ». Déchue de son rang de Walkyrie pour avoir protégé Siegmund contre Hunding malgré l'apparente volonté du Dieu, Brünnhild n'est plus qu'une femme. Bannie des champs de bataille, l'orgueilleuse, la divine. A l'amour résignée; et Wotan l'endort, jusqu'au Héros, digne d'elle, qui la réveillera.

Ce Héros, c'est Siegfried, l'enfant de Siegmund et de Sieglinde. Armé du Glaive sacré, il tue Fafner, enlève l'Or, l'Anneau. Puis, suivant sa destinée, il va trouver Brünnhild. Ainsi l'Anneau est presque redevenu la propriété des Dieux, puisque ce sont leurs enfants qui le possèdent. Propriété où le Destin n'a rien à redire, puisque leurs enfants le possèdent *innocemment*. Qu'il soit restitué aux filles du Rhin, et la Rédemption est accomplie. Mais voici que l'Humanité, la Vie dans le Drame, introduite par l'Amour de Siegfried et de Brünnhild, éclate, indépendante, ivre d'elle-même, insoucieuse de la Divine Détresse, et l'Anneau devient une bague de fiançailles. Ainsi le Rédempteur *en jouit*, lui aussi, de cet Or effroyable. Il *en* subira donc l'immanent pouvoir de malédiction. Le Destin rend impossible la Rédemption par les clauses mêmes qu'il avait stipulées pour la permettre : un Héros libre, ignorant, ingénu, pauvre dans la Richesse. Voici ce Héros, tout en la candeur de son âme : son intuition ne va pas au sombre mystère, au ciel chancelant, aux Dieux qui se meurent (il faudrait encore une Révélation !); elle va à la vie. Qu'importent les Dieux ? L'Humanité veut vivre !

Et Siegfried, le Chevalier errant, va chercher aventure. Jouissance des deux côtés : jouissance des aventures, et de se rendre, par ses exploits, plus digne encore de Brünnhild. Mais il arrive à la cour de Gunther. Un philtre bu, pris des mains du traître Hagen, fils d'Albérich, et le Héros a oublié Brünnhild. Le voici amoureux de la sœur de Gunther, Gudrune. Alors l'Humanité, déjà dégagée des Dieux, oscille toute à l'antique ténèbre. Albérich l'étreint. Le maléfice du Père, Hagen, noir héritier, l'a largement répandu sur le monde. Le Verbe de nuit a pris vie immédiate. Les haines ont éclaté. Les armées se lèvent, les royaumes s'écroulent; et Siegfried, le pur, l'amant ineffable de la Déesse exilée, Siegfried, ou-

blieux maintenant, se perd au tournoiement de ces fastes désordonnés. Il veut Gudrune ; il l'aura, si Gunther, en retour, a Brünnhild. Trahie, Brünnhild se venge. Prompt à servir la haine de Brünnhild, Hagen tue Siegfried. Brisée dans le ciel, brisée dans la vie, la Walkyrie se tue. Et la voilà gisante, la Race rédemptrice. Mais de cette Rédemption l'espoir est-il à jamais détruit ? Non. Sans doute, les Dieux, dans leur formalité actuelle, sont bien perdus. Mais Brünnhild, avant de mourir, avant de suivre l'amant que toujours elle adore, Brünnhild parle, elle voit l'Avenir ; et c'est un grand espoir : — Oui, les Dieux actuels vont passer ; mais par delà leur ruine et leurs Rédempteurs morts, du moins subsistera ce que le Destin même a motivé, la Révolte contre le Destin, dont les Dieux laissent l'immortel exemple, la *spontanéité* de Wotan, jaillie des nécessités mêmes de la lutte et qui, transmise aux hommes, enseignés par Siegmund et Sieglinde, par Siegfried et Brünnhild, incarnations de la *Joie divine*, développée parmi eux, deviendra l'éternelle allégresse humaine dans l'Amour illimité. Et c'est la véritable Rédemption. Car il faudra de nouveaux dieux pour symboliser, projeter dans l'infini cette nouvelle plénitude. Encore de l'extase, encore du ciel : *Renaissance* des anciens Dieux.

Non moins nettement que du Drame, se dégage des *Eddas* la double notion de Chute et de Salut. Cette idée est la base de la théogonie scandinave ; idée ancienne, primordiale, à ce point que les *Eddas écrites*, — dans la suite, à quelle distance ! — l'expriment, en quelque sorte, inconsciemment ; très antérieure à toutes les formalités de culte, de superstition, d'allégorie. Ame. Religiosité logiquement éclosse parmi la désolation d'une nature où devait se faire, si nette, dans les cœurs, l'aspiration vers le Mieux — vers le Soleil.

Et pourtant ! que Wotan, lui, Régulateur du Chaos, Dispensateur de toute Affirmation, soit voué à l'inquiétude, aux affres d'une douloureuse palingénésie possible, nécessaire : dur à expliquer, si l'on veut chercher la réponse ailleurs que dans les symboles des *Eddas*, dans cette symbolisation construite après coup, et qui est un résultat impassible s'ignorant soi-même, un total de valeurs inconnues, indécomposable (1). Où est l'enseignement primordial, instan-

(1) Scœmund et Snorri : admirables, ces humbles chrétiens,

tané, immédiatement substantiel ? Rien n'est resté de ces flagrances, — inconcevablement anciennes ! Cette extérieure fiction des Dieux voués à la Chute pour avoir prostitué l'Or exprime, sans doute, quelque prodigieux Drame initial. — Mais de quoi est fait ce Drame ? Est-ce un état d'humanité, ou de cosmogonie, ou de géologie ? La fiction de l'Or-du-Rhin s'accorde, avons-nous vu, avec certaines ritualités, avec certaines sacerdotalités des religions scandinaves (germaniques serait plus rigoureusement exact). Mais ceci constaté, nous n'en savons plus long. Pourquoi Wotan, ordonnateur, vivificateur, a-t-il en lui un principe de ruine, partant une fatalité de transformation ? Pourquoi ce non définitif de ce qui fut, d'abord, si décisif ? — Ceci n'exprimerait-il pas — au point de vue le plus immédiat, historique, pratique — la pente éternelle du Nord vers le Midi, l'incoercible aspiration vers plus de soleil ? ceci n'annoncerait-il pas les Invasions, les Genséric, les Odoacre et les Ragnar Lodbrog ? — Odin n'avait pas fait assez de lumière, assez de chaleur ; volcans et geysers jaillissaient, mais sans pouvoir fondre les glaces environnantes. Prêtre, Guerrier, Législateur, dépensé en activités de Glaive, de Prière et de Code, Odin, malgré tant d'efforts, n'avait pu dompter à fond ce terrible Nord. Il l'avait enchaîné ; — mais, dit le symbole, Fenris, le Loup famélique, un jour s'évadera et détruira l'Œuvre du Dieu. Ailleurs donc, le Repos ! L'Inquiétude de l'Âme du Nord, ou, simplement, de l'Âme dans l'Actuel, son espoir aussi en l'Ailleurs, tel nous apparaît ce double Dogme de Chute et de Rédemption, voilà surtout ce que nous semble exprimer Odin. Qu'une « faute » ait été commise par les Dieux, peu nous importe au fond : strict, muet symbole d'un état d'âme, jeu de prêtres inconnus, repris par de naïfs compilateurs ; jeu merveilleusement savant et sincère, certes ! vérifié sincère, puisque toutes les manifestations du Nord corroborèrent cette lettre du Dogme. Odoacre, Genséric, les Northmans, qu'est-ce qui les pousse ? — c'est (banal, même,

dans leur sympathie pour les traditions païennes (*gentilia* !) de leur pays. Mais enfin il leur était impossible de pénétrer le sens de ces traditions. Leurs contemporains, avons-nous vu, n'étaient pas pour les renseigner ! Poètes, oui, en ce qu'ils ont absolument respecté ces vieilles choses ! Vénérables pour eux, ces choses, mais inexplicables, inexplicables ! Les commentaires de Snorri sont des enfantillages.

point d'histoire !) cette angoisse de ne pouvoir plus bientôt vivre là où ils avaient d'abord leur établissement ; d'y sentir une fatalité de misère, d'écroulement — et de « faute », de « crime », peut-être ! Et c'est aussi cette divination des Béatitudes futures, là-bas, Ailleurs, vers l'Orient, vers cette ROMA qui s'est emparée de l'Or-du-Monde.

Nous reprendrons ces aperçus sur Odin, annoncés ici, non développés. Des choses moins générales maintenant nous sollicitent. Quelle est, strictement, la Symbolique adaptée, dans les *Eddas*, à la double idée de Chute et de Rédemption ?

Cinq symboles paraissent exprimer la Chute. Les deux premiers ont trait à l'édification de Walhall et à l'enlèvement de Freya. Ils disent l'orgueil des Dieux, l'hostilité des Géants ; les trois autres, qui se rapportent à la Recherche du Marteau-de-Thor, à la Perte du Glaive-de-Frey, et, surtout, à la Dilapidation de l'Or-du-Rhin, racontent la Détresse-des-Dieux, victimes de leurs passions, de leur orgueil, de leur avidité (1).

La Construction de Walhall par les Géants, tel est, avons-nous vu, le symbole de l'« orgueil » des Dieux. Mais dans l'*Edda*, ce n'est pas la nécessité de payer de cette œuvre les Géants, qui entraîne les Dieux à la faute mortelle, à profaner l'Or-du-Rhin. Ils ne risquent encore que Freya, Déesse de l'Amour, détail que Wagner a également utilisé nous savons dans quel but : pour amener les Dieux à dilapider l'Or ; car c'est contre l'abandon de l'Anneau que, dans la *Tétralogie*, les Géants rendent Freya. Dans l'*Edda*, il n'est pas encore question de l'Or-du-Rhin. Le Mythe ne revêtira cet aspect qu'au bout de quatre transformations ; et même les Dieux finissent toujours par récupérer Freya sans autre dommage. Les symboles sont, dans l'*Edda*, exposés impassiblement, lentement, à d'immenses distances les uns des autres, à travers toutes sortes d'aventures ; leur signification ne s'accuse qu'à la longue. Cela vient de ce que ces symboles, comme l'*Edda* les donne, baignent, en quelque sorte, dans une multiplicité de circonstances qui, souvent, ne découlent pas d'eux. Il a fallu à Wagner un puis-

(1) Orgueil, Avidité, Passions : il faudrait, pourtant, qualifier moins sévèrement le libre exercice d'une Nature de Joie et d'Harmonie. Nous y reviendrons.

sant effort de concentration pour dégager leurs immédiates conséquences dramatiques.

Résumons le symbole de Walhall et de Freya (nous devons transcrire ici ce résumé déjà donné lors de l'examen des traces panthéistiques scandinaves à travers le Moyen-Age allemand) :

Les Ases ayant élevé Midgôrd, un architecte de la race des Géants vint les trouver et offrit de construire, en trois ans, un Château tellement fort qu'il serait impossible aux Géants des Montagnes et aux Hrimthursars de s'en emparer. Mais il demanda pour récompense Freya, Déesse de l'Amour. Les Ases consentirent. Au moment de s'exécuter, ils hésitèrent, rejetant la responsabilité de ce marché sur Loke, qui, à les entendre, les avait perfidement conseillés. Loke, pris de peur, use d'un subterfuge pour empêcher le Géant de finir son ouvrage dans le délai convenu. Et Thor, survenant, surprend le Géant dans son dépit, et, de sa massue, il lui fracasse le crâne.

Dans le symbole suivant, il n'est plus question de Walhall. Les Dieux sont toujours au moment de perdre Freya (1); mais, à vrai dire, on ne voit pas bien en punition de quelle faute. Il y a là, surtout, une embûche des Géants. Les Dieux semblent assez innocents de ce qui leur arrive. Voici ce symbole :

Trois Ases, Odin, Loke et Hœner, voyagent. Un soir, au bivouac, ayant grand faim, ils mettent un bœuf à cuire; mais le bœuf ne cuit point; et un Aigle, perché sur un arbre, au-dessus, s'écrie : «C'est moi qui empêche de cuire le bœuf! Si vous consentez à m'en donner une part, il cuira». Les Dieux consentent. Mais l'Aigle prend les plus grosses portions. Loke, irrité, lui assène un coup de perche. Cette perche se fixe, d'un bout, à l'Aigle, de l'autre bout à Loke. Alors l'Aigle, qui n'est autre qu'un Géant métamorphosé, enlève Loke, lui déclarant qu'il ne consentira à le délivrer que s'il lui livre Iduna (Freya) et les Pommes-de-Jeunesse. Iduna (Freya) est livrée et les Pommes-Vieillesse, Agonie des Dieux. Ils contraignent Loke, le coupable, à récupérer Iduna (Freya). Métamorphosé en Faucon, il se rend à la demeure du Géant,

(1) A la lettre, ce n'est plus ici, nommément, Freya, mais une autre Déesse, Iduna, Gardienne des Pommes-de-Jeunesse, absolument identique à Freya. Le sens reste donc le même.

trouve Iduna seule, la change en noix, et l'enlève dans son bec, etc.

Dans l'autre Symbole, la Recherche du Marteau-de-Thor, l'idée de Détresse s'accroît, encore qu'il n'y soit pas indiqué pourquoi les Dieux ont mérité de perdre le Marteau-de-Thor. Ce symbole offre de frappantes analogies avec celui de la Récupération-de-l'Anneau. Sans le Marteau-de-Thor, les Dieux sont fort menacés, de même qu'ils mourront si l'Anneau n'est pas reconquis. De même que le Géant Fafner détient l'Anneau, c'est le Géant Thrymer qui cache le Marteau. Mais la suite n'est plus conforme; elle se rattache au mythe de Freya, et non à celui de Siegfried. Thrymer : — « J'ai caché le Marteau de Hloride à huit haltes de profondeur dans la Terre : pas un homme ne pourra l'en retirer, s'il ne m'amène Freya pour épouse. » Loke dit à Thor : — « Les Géants bâtiront bientôt dans Asgôrd si tu ne vas point quérir ton Marteau. » Thor, sous le déguisement de Freya, se rend chez Thrymer, et, dès le Marteau reconquis, il assomme le Géant.

En somme, les Dieux, jusqu'ici, parviennent à éluder la Fatalité, dont les Géants sont les opiniâtres instruments. Toujours la Lueur surmonte l'encombrement des Ténèbres. Du fond des ouragans les Dieux resurgissent, purs. Sous leur impassibilité, leur inconscience, leur pauvre exaspérante tranquillité d'expression, ces symboles se sentent d'on ne sait quelle bouillante époque de jeunesse. Ils instituent. La vaillance des Dieux dompte la Fatalité, l'étouffe sous l'abondance de la création, comme ce Héros de la *Wolsunga-saga*, qui, d'un bras infatigable, pétrit une pâte où grouille une vipère.

Wagner a surtout retenu de ces symboles les détails relatifs à Freya. Ils ne touchent guère que par Freya à la *Tétralogie*; cela seul nous aurait obligé de les exposer, quelque fastidieux que cela soit, si, au surplus, ils n'étaient pas comme les divers aspects préparatoires de ce dogme scandinave de chute, non encore parvenu à sa forme définitive. Cette forme est déjà mieux accusée dans le symbole de la Perte du Glaive-de-Frey. Il y a là, tout à fait, idée de chute, mais, ici, l'Amour cause cette chute : — « Oui, dit au dieu Frey l'inférial Loke, tu as acheté avec de l'or ta femme, la fille de Gymer, et tu as perdu ton Glaive. Lorsque les fils de Muspell (royaume de

Surtur, Géant du Feu) arriveront à cheval par Moerkvod à la fin du Monde, tu n'auras point d'armes pour les combattre. » Frey avait confié son Glaive à son écuyer, pour qu'il allât lui conquérir la femme qu'il aimait, et l'écuyer n'a point rapporté le Glaive.

Nous voici enfin arrivés à ce fameux symbole de l'Ordu-Rhin. Résumons-le, d'après l'*Edda-Sœmundar* (deuxième chant de Sigurd vainqueur de Fafnir).

Régin raconta à Sigurd l'histoire de ses aïeux et leurs aventures, et comment Odin, Hogni et Loki arrivèrent à la Cascade d'Andwari (1). Dans cette chute d'eau, il y avait une grande quantité de poissons. Un Nain, qui s'appelait Andwari, vivait, depuis longtemps, près de cette chute, sous forme de brochet, et il y prenait sa nourriture. Notre frère s'appelait Ottur, dit Régin, et il nageait souvent dans la chute, sous forme d'une loutre. Un jour il avait pris un saumon et il le mangeait au bord de l'eau, les yeux à moitié fermés, lorsque Loki le tua, d'un coup de pierre: Or, cet Ottur, frère de Régin et de Fafnir, est le fils du géant Hreidmar, chez qui, le soir même du meurtre, les Dieux demandent l'hospitalité. Hreidmar, lorsque les Dieux lui montrent la peau de la loutre, reconnaît son fils. Aidé de ses deux autres fils, Régin et Fafnir, il garrotte les Dieux, demande le prix du meurtre. Les Dieux ne seront pas libres, qu'ils n'aient rempli d'or et recouvert d'or la peau de la loutre. Les Dieux envoyèrent donc Loki pour aller chercher l'or. Loki se rendit auprès de Ran (femme d'Ægir, dieu de la Mer) et obtint d'elle son filet. Il jeta le filet devant le Brochet, et le Brochet s'y engagea: — « Si tu veux

(1) Cet Andwari est le Albérich de Wagner, qu'on trouve dans les *Nibelungen*, mais non dans les *Eddas*. Il n'a pas dans l'épopée allemande l'importance que lui attribue Wagner. Mais cette figure mythologique de nain sous-marin se complique singulièrement, avons-nous vu, des imaginations du moyen âge. Il devint alors le *Wassermann*, sorte d'Ondin maléfique très redouté, qui habitait, dans les profondeurs des eaux, un palais plein de trésors (réminiscence évidente de l'Andwari des *Eddas*). Il est vrai que, dans les *Nibelungen*, Albérich garde aussi un trésor, mais c'est le Trésor de Siegfried. Nous croyons que Wagner s'est surtout souvenu de la légende allemande du moyen-âge, dont il aurait combiné les données avec les renseignements de l'*Edda* sur les *Alfes-Noirs*.

sauver ta tête des rêts de Hel, lui dit alors Loki, livre-moi la Flamme-des-Eaux, l'Or brillant. » Andwari lui livre tout le trésor, sauf un Anneau. Loki le lui enlève aussi. Le Nain se rendit au Burg et dit : « Maintenant, cet Or causera la mort de deux frères et de huit nobles guerriers. Nul ne jouira de mon Or. » — Les Dieux se croyaient donc libres, ayant empli et recouvert d'or la peau de loutre. Mais Hreidmar s'approcha, et, voyant un poil de museau, qui émergeait encore, il exigea qu'on le couvrit aussi. Odin prit l'Anneau Andwara-naut et cacha le poil sous l'Anneau (1). La fatalité attachée à l'Or se vérifia aussitôt. Fafnir tua son père Hreidmar, qui lui refusait une part de l'Or, chassa son frère Régin, qui lui demandait sa moitié d'héritage. Enfin il se transforma en Dragon pour mieux défendre le Trésor dont il était l'unique possesseur.

Wagner, en substituant à cet obscur symbole naturaliste d'une loutre dont les Dieux doivent payer le meurtre les exquis symboles idéalistes de Walhall édifié et de Freya rachetée, a mis dans le Drame une abondance de vie auguste, humaine et sculpturale. Si l'on fouille les sources naturalistes du symbole de l'*Edda*, on arrive, bientôt, à de fastidieuses questions de cosmogonie, peut-être à des questions, pires, de géologie. C'est la Guerre des Dieux et des Géants, la lutte des éléments et de l'Intelligence, la révolte du Chaos contre l'Esprit qui le couve et l'ordonne, toutes choses peu susceptibles de dramatisation, même abstraite. Nous répétons ce que nous croyons le plus plausible : le symbole de l'Or, dans l'*Edda*, se dégage d'insondables profondeurs de cosmogonie et de géologies mêlées : cette loutre Ottur, morphe élémentaire et végétante d'un Géant, — que tuent les Dieux, ceci ne représenterait-il pas un certain état de nature, que nous ne nous soucions d'analyser, mais, entendons bien, un *certain état de Nature* où les Dieux, l'Idée aurait voulu apporter un changement, aurait voulu *autrement* se satisfaire ? Prétention vaine. Et il faut, au contraire, que tout aille sans eux, les Dieux,

(1) Dans le *Rheingold*, c'est l'œil de Freya, entr'aperçu à travers une fissure de l'or en tas devant elle, que les Géants exigent de couvrir avec l'Anneau. Tant qu'ils verront ce regard, ils ne pourront pas renoncer à Elle ! On voit la belle transposition imaginée par Wagner.

et, en réparation de leur tentative insultante, ils sont tenus d'investir la Matière offensée, révoltée d'on ne sait quelle redevance: il leur faut composer avec la Matière, livrer. l'Or aux Géants, — dit simplement le symbole. — Oü, dans tout cela, des indications de sentiment, de drame? — Mais à côté de cette incassable gangue, de cet inductile filon, Wagner, dans la riche mine des *Eddas*, avait découvert ce magnifique symbole de Walhall et de Freya; et ceci, Fierté, Amour, laissait toutes les questions mathématiques et naturalistes de cosmogonie. — Voilà le premier grand soulèvement du Drame, la corne d'abondance de toutes les floraisons et de tous les frémissements. Mais, d'autre part, il n'était pas possible de négliger dans sa racine mythique ce symbole de l'Or, qui doit emplir de ses développements humains tout le reste du Drame. C'est alors que Wagner le raccorde aux symboles de Walhall et de Freya. L'or sera le prix, non du sang d'un Géant, mais de Walhall édifié, en même temps que la rançon de Freya reconquise. Quel que soit l'objet en vue de quoi les Dieux font usage de l'Or, leur faute est la même. Ils ont touché à l'Or, ils subiront sa fatalité. C'est le point essentiel.

Telle est, bien imparfaitement exposée, l'idée de Chute dans les *Eddas*. En même temps, nous avons vu la mise en œuvre de cette idée dans Wagner. Wagner, jusqu'ici, combine les symboles, mais il n'y a pas encore création. C'est dans sa manière d'interpréter l'idée de Rédemption que s'atteste son originalité d'exégèse.

Cette idée de Rédemption est incluse, avons-nous vu, dans la partie doctrinaire abstraite de la théogonie scandinave et qui ne pouvait fournir de matière au Drame (1). Sensible, pourtant, cette idée, et vivante! oui, sous sa profonde enveloppe de théorie, expression primordiale de la mysticité de l'Âme du Nord. Beaucoup plus précise, même, que l'idée de chute, formulée d'un coup. Ceci est très explicable: la Chute, c'est l'angoisse, l'incertitude, la vie inconsciente, obscurément penchée à tous les gouffres. A reconnaître, démêler cette confusion immense de circonstances déroulées tout au long des vagues étendues vitales, il ne faut pas moins de cinq symboles. — Mais pour la Rédemption: précision, accord

(1) Nous verrons bientôt mieux pourquoi.

spontané. La Rédemption est un fait unique et qui absorbe tout. Dès les balbutiements du Chaos, rien, dans la théogonie scandinave, qui n'y tende. Les *Eddas* divines (Sœmund) commencent (1) par prédire la Fin du Monde, donc, implicitement, de nouvelles élaborations, une Résurrection.

La correspondance historique du Mythe, ce serait, répétons-le (car il nous faut continuellement tresser cette hypothèse à travers notre travail), ce serait la pente du Nord vers le Midi, la poussée vers plus de soleil, vers l'Orientale Certitude, ROME : Attila, Genséric, le Moyen-Age — le Christianisme. Le Christianisme : n'est-ce pas sur cette Lueur que s'ouvrent les immenses arcanes empourprés du Ragnarœcker ? Ce concept norse de la Rédemption, historiquement exprimé par les Invasions, lorsqu'il se fut essayé dans l'Europe au V^e siècle, puis définitivement répandu au ix^e siècle, s'y trouva d'accord avec les dogmes chrétiens, avec le dogme de l'Espérance eucharistique, dont ainsi il prépara, on peut le dire, l'épanouissement. Pour le Chrétien comme pour le Scandinave, elle luisait, cette Espérance, par delà les vertiges et les décombres d'une nécessaire Transformation : l'Apocalypse, pour le Chrétien, le Ragnarœcker, pour le Scandinave. De l'union de ces deux concepts, l'un par l'autre affirmés (sans doute dès après les invasions danoises), sortit, d'abord, le douloureux et pur Rêve mystique de l'An Mil, résultat immédiat et passager, car la définitive suite séculaire, ce fut l'élan, le renouvellement du xi^e siècle, le grand dogme de communion eucharistique, de Pardon, qui, du sein des sanglotantes âmes du Moyen-Age, fleurit, fleurit pieusement, pour s'épanouir, lys parfait, sur la Montagne-du-Purgatoire (2).

Ce dogme scandinave de Rédemption, — magnifique chant d'espérance que toute une race jeta vers l'Avenir, — en voici donc, d'après le *Gylfagining*, l'expression abrupte, précise et positive cependant, en sa concentration symbolique.

—Après le Ragnarœcker, il y aura un nouveau Ciel. Le Ciel contient *Gimle*, qui est le nouveau Walhall ;

(1) *Edda-Sœmundar*, Chant premier : Prédiction de Wola-la-Savante.

(2) DANTE. A chaque essor d'âme pardonnée, la Montagne-du-Purgatoire tressaille d'allégresse.

puis Briner, un palais où ceux qui aiment boire trouveront à se satisfaire... Il sortira de la Mer une Terre Verte et belle, sur laquelle les céréales croîtront sans avoir été semées. — Vidarr (fils d'Odin et qui a vaincu Fenris) et Vale, sa femme, existent encore; ils n'ont été blessés ni par la Mer, ni par les Flammes de Surtur, et ils habitent la plaine d'Ida, où était, autrefois, Asgôrd. Les fils de Thor, Magne et Mode, les y rejoindront, apportant Mjœllner; le Marteau-BALDER et Hœder reviendront aussi de chez Hel. Ces Dieux seront assis côte à côte; ils s'entretiendront de ce qui leur est arrivé, des événements d'autrefois et du Loup Fenris. — Ils retrouveront dans l'herbe les tablettes d'or possédées par les Ases. Un couple, Lif et Lif-Thraser, se soustraira aux Flammes de Surtur, dans le bois de Hroddmimer; et sa postérité repeuplera le Monde entier.

Renaissance. La grande idée morale par quoi vaut réellement cette Renaissance, c'est ce retour de BALDER, — le Christ du Nord! — du doux, du juste Balder que les anciens Dieux méritèrent de ne pouvoir garder parmi eux, mais qui vient consoler le monde épuré. Lumière sereine sur ces vieux dogmes de Rénovation, qui, sans cela, épouvanteraient, tant ils détruisent de vieilles joies. Souveraine Justification: le Destin eut raison, puisque Balder renaît. Les fils de Hloride ont bien sauvé le Marteau, arme de la primordiale Intelligence; Odin se perpétue bien en Vidarr, son fils; mais, plus que tout cela, l'auguste certitude revivifiante, la Paix et l'Amour illimités, c'est Balder revenu! Balder, l'Agneau pascal, espéré de tout ce douloureux Monde Scandinave, la douceur qui expie tout, l'inépuisable Pitié. Aucune témérité à ce rapprochement! Aucun sacrilège à irradier, autour d'une autre Hostie, la chaste aurore boréale de la Rédemption scandinave. Cette indication pascale, indubitablement le mythe de Balder la donne. Qu'est-il allé faire aux Enfers, sinon expier la faute des Dieux et vaincre la Mort, comme l'Autre! en arrachant au Destin le gage d'une Renaissance?

Certes, il n'a point d'Évangile. — Les événements au canal desquels s'épandit cette source de compassion et de pitié, qui pourra jamais les dire, et qui dénombrera l'infinie vibration des cœurs qui, par ce Dieu-Agneau, vécurent en tout épanouissement, en toute possession de doux intérêts quotidiens, oui, vé-

curent tels, pourtant, au fond de ces âges sinistrement inconnus aujourd'hui! — Mais, preuve intime du caractère rédempteur de Balder, il est déjà très satisfaisant de pouvoir reconnaître en Balder toute l'Âme du Nord, tout ce qui fait la jeunesse, la force de l'Âme du Nord, son *perpétuel renouvellement*, son *devenir illimité*: espoir éperdu en l'Abstrait, irradiation dans l'élargissement de l'Abstrait, sentiment vivace de l'Éternité, — n'est-ce pas là un état d'âme clairement exprimé par ce mythe de Balder descendu aux « enfers », mort à la *vie immédiate* du Walhall, mais ressuscité dans le Mystère, restauré dans l'Inconnu, par delà les Nornes, par-delà les circonstances du Ciel passager et de la Terre périssable? Et le monde renouvelé n'est, semble-t-il, que l'expression de cette Toute-Science, de cette Toute Bonté, sortie du Mystère exploré, revenue à elle-même, manifestée.— Dieu Holocauste, Hostie, oui, aussi, puisque, temporellement, il souffre, il perd le Walhall; déchirement du départ vers le Mystère.

Dans la loi scandinave de bannissement, qui forçait les jeunes hommes à aller chercher fortune hors de leur patrie, je sens je ne sais quel souvenir de l'exil de Balder. Ces bannis conquièrent l'Europe; et, par cette efflorescence qui leur fut donnée, au dehors, vers le Midi, les races septentrionales, languissantes dans leurs solitudes de neige, furent, peut-être, sauvées. Comme Balder, ils allaient vers l'Inconnu, avec, pour seul souvenir de leur patrie, quelques runes gravées sur l'étambot de leurs navires. Ils portaient la peine de toutes les misères paternelles. Ils erraient comme des loups; eux-mêmes s'appelaient loups. Et ce fut d'eux que vint le salut (1).

Nous n'espérons pas qu'on puisse se faire, sur cet exposé insuffisant, une idée complète de la Rédemption et du Rédempteur dans la théogonie scandinave. Toutefois sommes-nous obligé de prier le lecteur de s'y tenir, s'il veut sentir, par comparaison, l'originalité de l'interprétation wagnérienne.

Wagner ne pouvait songer à faire de Balder la figure

(1) Dans la *Wolsunga-saga*, des Héros bannis prennent la forme de loups. Ces Héros sont la postérité humaine d'Odin. C'est d'eux que sort Siegfried. C'est dans le cadre fourni par la *Wolsunga-saga* que Wagner place, tout d'abord, l'idée de Rédemption.

centrale de son œuvre. Cette figure reste, en quelque sorte, théorique; elle se dérobe dans les ultimes profondeurs mythiques; elle contemple son rêve, là-bas, par-delà les temps; rien ne la relie à la partie héroïque, humaine, des *Eddas*, à l'épopée des *Nibelungen*; et ces développements humains importent, en tant que reflets d'autres très importantes vitalités théogoniques. L'épopée des *Nibelungen* est plaquée, en quelque sorte, sur le Walhall, comme l'*Iliade* sur l'Olympe. Pour dramatiser, donc, l'idée de Rédemption, il fallait la transposer parmi toute cette humanité des *Eddas héroïques* et du *Nibelunge-nôt*, l'incarner dans la principale figure de ces cycles épiques : *Siegfried*. Du jour où Wagner accomplit cette transposition, son Drame existait. Tout, en son œuvre, le Ciel et la Terre, était solidaire d'une même vie poignante.

Disons-le bien haut : ce fut là un coup d'audace, une inspiration de génie, que d'incohérents détails, des indices épars dans la matière dont il disposait semblaient pouvoir uniquement suggérer à Wagner. Je cherche, en vain, dans le Sigurd des *Eddas*, et, à plus forte raison, dans le Siegfried du *Nibelunge-nôt*, cette *absolue* identité rédemptrice dont Wagner magnifie le Héros. Sans doute, disons-le vite en passant, toute cette histoire de Siegfried se pourrait prêter à quelque belle apparence de symbole solaire; nombreuses sont les gloses qui opinèrent pour cette interprétation : Sigurd, Soleil du Printemps, victorieux de l'Hiver (Fafnir), et Brünnhild, la Nature, éveillée de son baiser. Mais il était impossible que Wagner prît au sérieux un rapprochement aussi banal. L'étrange aventure que de partir d'une donnée cosmographique!

Examinons la *Wolsunga-saga*, qui forme, dans les cycles scandinaves, comme le point de contact des âges divins avec les âges héroïques. Là, le ciel s'ouvre sur la terre; Walhall s'épanche en tourbillons de Dieux, et l'éblouissante Visitation laisse, après elle, entraînés de gloire, les Postérités épiques, les Héros prédestinés. Eh bien, si Siegfried est un de ces héros prédestinés, le Héros de la Rédemption, l'attestation doit s'en trouver dans ce récit de la *Wolsunga-saga*, où s'évoquent les circonstances qui précédèrent et entourèrent l'événement de sa naissance (1).

(1) Force nous est, pour l'intelligence de ces remarques,

Dès l'abord, en effet, la race de Siegfried paraît prédestinée. Le Glaive que Wotan, le Voyageur borgne au manteau bleu, a enfoncé dans un arbre, le promettant à qui pourrait l'en retirer, Siegmund, descendant de Wotan et père de Siegfried, est seul à le pouvoir arracher. Qu'est-ce que ce Glaive? C'est l'Arme qui tuera le Dragon, qui reconquerra l'Or, l'Arme dévolue à Siegfried.

de donner ici le résumé de la partie de la *Wolsunga-saga* qui se rapporte à la naissance de Siegfried. (Pour l'analyse de cette saga, encore peu connue en France, nous devons beaucoup à l'obligeance de M. Alfred Ernst.)

— Siegmundr et sa sœur jumelle, Signy, sont issus d'un héros, Volsung, fils de Volse (cependant, le fils de Volsung porte le nom de Rérir, fils de Sigi, fils, lui-même, d'Odin. On ne distingue pas si le nom de Volse s'applique à Odin, à Sigi, son fils, ou à Rérir, son petit-fils. Siegmundr a pour père Volsung, voilà tout).

Signy est mariée, contre son gré, au roi Siggeir. Le jour du mariage, un vieillard borgne (Wotan) est entré dans la demeure de Volsung, et a enfoncé un glaive dans l'énorme tronc du pommier, pilier central de la maison, promettant ce glaive à qui le pourrait arracher de l'arbre.

Siegmundr, seul, y réussit, sans effort; Siggeir, ayant vainement tenté de lui acheter l'arme, invite Volsung et les fils de Volsung en sa propre demeure. Signy avertit son père et ses frères que son mari leur tend un guet-apens. Ils n'en viennent pas moins au rendez-vous, méprisant le danger. A la suite d'un combat, où est tué Volsung, ses fils, prisonniers de Siggeir, sont liés, exposés par lui dans la forêt.

Là, un vieil élan vient, chaque nuit, étrangle et dévore l'un des patients. Cet élan, c'est la propre mère de Siggeir, sorcière, qui revêt cette forme pour perpétrer ses forfaits. Lorsqu'allait arriver le tour de Siegmundr, Signy lui envoie secrètement un homme dévoué, qui lui enduit de miel le visage et lui en met un rayon dans la bouche. L'élan vient, lèche le miel, plonge sa langue dans la bouche de Siegmundr; le héros la lui mord, l'arrache, le monstre meurt, après une lutte si violente que les liens du captif se rompent.

Il s'enfuit, vit dans la forêt. Signy, qui, seule, connaît sa retraite, lui envoie les fils qu'elle a eus de Siggeir, pour qu'il les associe à son œuvre de vengeance ou qu'il les tue, s'ils ne sont assez braves. Comme ils se montrent sensibles à la peur (détail utilisé par Wagner), Siegmundr les massacre bientôt.

Signy, alors, s'aide du pouvoir d'une jeune sorcière, dont la forme peut être échangée contre la sienne; cette sorcière la remplace, la nuit, auprès de Siggeir, tandis qu'elle-même s'en va trouver Siegmundr, dans la forêt.

L'Or restitué par Siegfried au Sanctuaire des Ondes antiques, les Dieux seront lavés de leur faute fatale. Mais qui dit cela? C'est Wagner, et, après lui, tout le monde. Eh bien! cela, il faudrait que ce fût l'*Edda* qui le dit, donnant ainsi, formellement, Siegfried comme un Héros rédempteur. Or l'*Edda* ne mentionne rien de pareil, ni d'approximatif. La fatalité de l'Or se perpétue, par-delà Siegfried, pour amener cette

Le fils de cet inceste est le fort Sinfjottli (sur lequel il se trouve, dans l'*Edda Sæmundar*, un chant héroïque incompréhensible sans cette saga, et maintes allusions dans divers chants du même recueil); sa mère l'envoie, dès qu'il a dix ans, à Siegmundr, qui lui impose la même épreuve que jadis aux fils de Siggeir : pétrir une pâte où est cachée une vipère. Sinfjottli s'en tire, sans peur, et son père l'emmène avec lui dans son existence de guerre et de rapines, par les bois.

A la porte d'une maison où dorment deux fils de roi, ils aperçoivent, un jour, deux peaux de loups, appendues; ils les prennent, s'en revêtent. Or, ceux qui se couvraient de ces peaux ne les pouvaient quitter de neuf jours, mués en loups durant ce laps. Ainsi, sous forme de loups, tous les deux errent, traqués.

Enfin, Sinfjottli devenu homme, son père et lui se rendent chez Siggeir; ils sont saisis, enterrés vifs. Mais Signy leur avait remis le glaive de Siegmundr, à l'aide duquel ils creusent le sol et se font libres. Ils mettent le feu à la maison de Siggeir, avec qui Signy périt volontairement, satisfaite d'être vengée de lui.

Siegmundr regagne son ancien héritage; là, puissant, il épouse Borghild, laquelle lui donne un fils, Helgi (c'est un héros encore des chants de l'*Edda*, chant III, 2^e partie). Plus tard, veuf, il épouse Hjordis, fille du roi Eylimi. Or, Helgi a tué un autre chef, Hunding; et le fils de Hunding, Lyngwi, avait vainement aimé Hjordis; Lyngwi déclare donc la guerre à Siegmundr et à Eylimi; armé de son glaive mystérieux, le premier fait des exploits rares, mais, enveloppé d'un manteau bleu, et l'œil unique caché sous un large chapeau, un homme (Wotan) surgit devant lui, oppose son épéu au glaive de Siegmundr, qu'avaient protégé, jusque-là, ses *Déeses protectrices*. Le glaive se brise, le héros désarmé est tué; Eylimi aussi.

Hjordis, la nuit tombée, vient sur le champ de bataille; elle trouve Siegmundr encore vivant, veut panser ses plaies; il l'arrête : « Odin ne veut plus que je brandisse mon glaive; gardes-en les tronçons avec soin; car tu vas mettre au monde un fils qui sera le plus glorieux héros de notre lignée; il portera triomphalement le Glaive, — qu'on reforgera de ces débris et qui sera nommé *Gram* (angoisse, fureur) ». — Siegmundr meurt au point du jour. Hjordis enfante Sigurd,

catastrophe des Burgundes qui fait le sujet du *Nibe-lunge-not*. De sorte que, l'*Edda* lue, nous sommes obligés d'en revenir au mythe de Balder, pour nous reposer sur une idée précise de Rédemption.

Certes, ce n'est pas à dire que cette figure splendidement vague de Siegfried ne se puisse, par l'effet de quelques rapprochements, préciser, prendre un certain sens de rédemption. Voici : les Dieux ont prostitué l'Or-du-Rhin (1). Parce qu'ils ont arraché l'Or de sa

puis elle se remarie avec Alf, fils du roi de Danemark, Hjalprek. La suite est conforme à l'*Edda*.

Wagner a étudié cette saga sur la traduction de Von der Hagen. On peut voir par quel procédé de concentration il est parvenu à établir le sujet de la *Walküre*, lequel est le pivot du Drame. Dans la *Wolsunga*, ce n'est que de sa troisième femme, Hjordis, que Siegmundr a Siegfried, et cette naissance n'est point incestueuse. Wagner a transposé Hjordis en Borgny, sœur incestueuse de Siegmundr, et dont il a fait Sieglinde. Hunding est substitué au roi Siggeir. Dans la *Wolsunga*, Siegmundr ne se rencontre pas avec Hunding; seulement les fils de celui-ci déclarent la guerre au Wolsung, mais bien longtemps après son inceste avec Borgny (Sieglinde) et pour un tout autre motif. C'est dans cette guerre qu'il meurt, par la volonté de Wotan. (Peut-être, au fond, est-ce de son inceste qu'il porte alors la peine?) Wagner a donc résumé tout le cycle des drames de la *Wolsunga* dans ces trois figures : Siegmundr, Borgny (Sieglinde) et Hunding, figures éparses là, réunies ici. Quant à l'intervention de la *Walküre*, la légende se borne à dire que les « Déeses protectrices » de Siegmundr, le protégeaient durant le combat contre les fils de Hunding. Mais on lit ailleurs que la *Walküre* avait été endormie par Odin pour avoir, malgré sa défense, protégé le jeune héros Agnar contre le farouche Hialmgunnar, et causé ainsi la mort de ce dernier. Ailleurs encore, une autre *Walküre*, Swava, protège Helgi, fils de Siegmundr et de sa seconde femme, Borghild, contre Hunding; elle est, de même, endormie sur une montagne. Cette Swava, qui s'appelle aussi Sigrune, paraît être, en somme, la même que Brunnhild, comme le fait supposer ce passage de la *Prophétie de Grispir* : « Elle dort encore (la *Walküre*) dans la montagne, depuis la mort de Helgi. Tu coupes sa cotte de mailles du tranchant de ta bonne épée qui a tué Fafnir. »

(1) Ceci encore, l'*Edda* ne le dit pas positivement; elle dit, tout juste, que cet Or porte malheur à quiconque le possède. — Pourquoi? Parce qu'il y a, sans doute, sacrilège à se l'approprier. Mais pour trouver ce motif, il faut quitter l'*Edda* proprement dite, et se reporter au Mythe de Herda (voy. pages 230, 231, note 1, livraison de novembre 1893), tel qu'il fut connu des anciens Germains (plus spécialement connu d'eux, semble-t-il, que des Scandinaves eddiques) et qui exprime le culte abstrait de l'Or.

virtualité primordiale, — symbolisée par l'Eau, figure parfaite, en effet, d'inconscience, Léthé d'ingénuité, — parce qu'ils l'ont rendu pernicieux, le Mal est déchaîné dans le Monde. Cette faute, ils la doivent expier, en vertu même de la fonction du principe d'équité, indépendant, qui règne, irréductible, au plus pur de leur essence. Ils ne peuvent pas se sauver par leur propre industrie, ils ne peuvent toucher, derechef, à l'Or, fût-ce pour le restituer, car leurs mains ne sont plus pures, sont *conscientes* de la puissance de l'Or (1). — Que faire?... — Et voici que, d'aventure, au plus profond d'une des plus farouches légendes de l'*Edda* (2), un enfant, un pauvre enfant éclôt, perle de pitié dans ce chaos dévorateur, vagissement mêlé au grondement des batailles. — Son père? mort au combat. Par delà ce père gisant, debout, une colossale figure d'aïeul, blême, inquiète, un pied dans la bataille, l'autre pied au bord de ce berceau, furtivement paternelle, comme à l'insu d'une fatalité de malédiction, paternelle dans un éclair d'amour persécuté. Et c'est, ensuite, un vieux Glaive magique au poing de cet Enfant; quelqu'un pour le conduire à la caverne du Dragon; le Dragon égorgé; l'Or aux mains de l'Enfant de Siegfried, fils des Dieux. Cet Enfant, né dans le malheur, inconscient de son origine et de sa prédestination, cet Enfant, c'est le Rédempteur... — Plausible. — Insistons encore : nous pouvons préciser cette légende au moyen d'analogies trouvées dans l'histoire même des anciens Scandinaves, dans leur histoire *écrite*, non légendaire. Ces Héros de la *Wolsunga-saga*, bannis, errants, sous forme de loups, et qui s'efforcent, du fond de leur misère, vers on ne sait quelle œuvre victorieuse, ne sont-ils pas à l'image de ces outlaws, de ces « loups », comme ils s'appelaient eux-mêmes, qui, volontairement ou non, s'exilèrent de la lugubre patrie danoise pour conquérir les pays du soleil? — Sigurd, dans la *Wolsunga*, aussi bien que Bjœrn, dans l'Histoire, est un de ces fils de loups; le fils de l'obscur, de l'inconnu (3), des vieux

(1) Tout ceci n'est qu'implicitement indiqué dans l'*Edda*.

(2) Strictement, la *Wolsunga-saga* ne fait pas partie des *Eddas* proprement dites. J'entends seulement qu'on peut l'incorporer dans la « littérature » eddique.

(3) FAFNIR (mourant) : « — Compagnon, compagnon, quel compagnon t'a donné le jour? De quel homme es-tu le fils,

mystères de deuil et de révolte, l'effrayant Orphelin, — bâtard, peut-être, aux yeux des hommes, — en qui surgissent les Représailles. — Insistons toujours : il y a un moment, dans la destinée du Sigurd des *Eddas*, l'évidence d'une direction divine. L'aïeul, entrevu auprès du berceau, apparaît encore une fois, au moment où, sans son intervention, pendant une tempête, la barque du Héros, voguant vers de vengeurs exploits, allait sombrer. Et cet aïeul, le chant de l'*Edda* dit positivement que c'est Wotan (1).

Très plausible d'inférer, de tout cela, la mission rédemptrice de Siegfried, mais plausible *seulement*, car, redisons-le, nulle part Siegfried n'accomplit, ou, plutôt, ne *doit* accomplir l'acte qui, seul, au sens même des plus vieux dogmes germaniques, peut le révéler Rédempteur : la restitution de l'Or au Tabernacle. Cet acte, qui camperait décisivement Siegfried, c'est Wagner, et Wagner seul, qui en attribue au Héros la prédestination. Coup d'audace génial, qui transporte sur une inconsciente, passagère tête humaine, toute une profondeur divine, toute une stabilité d'éternité. Et ces rapprochements, où le visionnaire croit avoir touché le vrai sens de la figure de Siegfried, ont, dans les *Eddas*, leurs éléments tellement perdus, noyés, éparpillés parmi toutes sortes de perspectives ! Le caractère propre des chants de l'*Edda*, fait remarquer W. Grimm, c'est de supposer connue la totalité des événements dont ils ne relatent que des particularités. — Ce cycle, dont Siegfried fut le Héros, est-il, en son ensemble, une rédemption ? Peut-être ; mais quelle raison de donner là, de préférence, l'affirmative, puisque, à côté de ces hypothèses, nous avons le mythe, si précis, de Balder ?

Cette raison, répétons-le, c'est que le mythe de Balder ne vaut qu'en tant que doctrine abstraite, et qu'il fallait, en quelque sorte, l'incarner, le relier à la tradition humaine ; il fallait logiquement, dans cette atmosphère de rêve, faire remuer les épopées (2).

toi qui as osé teindre ton arme brillante dans le sang de Fafnir ? »

SIGURD : « — Je m'appelle un prodige, et je marche ci et là, sans avoir connu de mère. Je n'ai point non plus connu de père, comme les autres hommes. Je m'avance solitaire. »

(1) *Deuxième chant de Sigurd vainqueur de Fafnir.*

(2) Nous prions qu'on se reporte à l'examen des éléments historiques du *Nibelunge-not.*

Alors, dans l'imagination de Wagner, Siegfried surgit, environné de la double vapeur, obscure et radieuse, des mystères divins et des gloires humaines. — Expression vibrante des Mythes, il se rattachait, d'un côté, aux antiques oracles, de l'autre, aux réalisations fougueuses de la Vie. Il était, à la fois, le rêve et l'acte ; et l'acte, par lui, éclatait, fatidique, comme longuement couvé par le Rêve. L'action qui rêve, diraient les Allemands. Avec Siegfried, toute une race palpait sous ce grand regard des Dieux ; par Siegfried, fils d'Odin, prince des peuples du Nord, figure idéale de chef d'armées, les ultimes visions du Mythe se continuaient dans les primes apparitions de l'Histoire. L'humanité qu'il entraînait avait, vraiment, quelque chose de *divin à accomplir*. Sur lui brillait l'Arc-en-ciel de Walhall, comme le Labarum sur Constantin. Que venaient-elles faire, toutes ces hordes dont le tourbillon emplit l'Europe, au V^e siècle? — Réaliser le long Rêve, épancher le vaste Rêve, que les religions du Nord, depuis des ères immémoriales, avaient grossi dans ces âmes norses, en silence, en l'en-nui d'une vie encore sans annales, inexprimée, — vaste Rêve de soleil et de rénovations sous le ciel gris et sourd. Et dès que, par les suggestions de cette immense rêverie, les Peuples du Nord eurent enfin trouvé un symbole capable de les guider, ce victorieux symbole de Siegfried, ils s'ébranlèrent, ils crièrent vers l'avenir jusqu'alors fermé. Large soupir d'un cœur longtemps oppressé ! C'est dans ce soupir que se dilatait le cœur, le sombre cœur des Odoacre et Genséric. Et les invasions roulaient, les âmes roulaient sur la pente enfin trouvée ; l'atmosphère de songe accumulée éclatait en réalités fulgurantes. Siegfried ! Siegfried ! où était-il ? nulle part, — et partout, partout où il y avait un élan. Et, peu à peu, dégageant de ce vaste enthousiasme toutes les possibilités immédiates qu'il recélait, la réalité, la forte réalité prenait, frappait, dans cette lave, des effigies de gloire précise, des profils de conscience et de volonté. Les capitaines surgissaient : Euric, Ataulphe, Alaric ; les hordes devenaient peuples : Goths, Alains, Suèves ; les codes se constituaient : loi salique ; loi ripuaire ; loi burgunde. Dans ces remous, jusqu'alors chaotiques, la lumière du Midi mettait des formes, la poussière étouffante des migrations s'aérait ; la vision prenait de l'entournure : épanouissement.

formidable de glaives ! Il faut voir, dans Sidoine Apollinaire, l'effarement du temps, le veruge de l'automnal siècle gréco-romain, la toge chassée par le sayon, l'étafon par l'auroch, le char par le chariot. En éclairs sur le bondissement des croupes, des carrures, des casques, le soleil, le soir, était comme une tempête d'écarlate ; elles étaient finies, les vesprées, où, doux, estival et blond, il tournait, moelleusement, de la pente des frontons à l'inclinaison des collines. Les frontons croulaient, les collines épaulaient des camps barbares.

Et ce fut alors, dans la pleine vie, dans la clameur, le total aboutissement de ce grand rêve du Nord ; tout ce qu'il impliquait eut lieu ; tout se décida ; faits précis désormais courants, pratiques ; l'âme norse entra dans le train du monde. Même, sous cette réalisation positive, sous ce vêtement de vie, sous ce maniement des choses, la pensée primordiale est-elle comme étouffée ; elle reste comme interdite en présence des faits qui l'équivalent ; on hésite à environner d'éternité des circonstances devenues si actuelles. — Et pourtant, entre le Goth brandissant sa framée et Wotan agitant sa lance, une correspondance s'établit, invincible. Il ne s'étend, du Guerrier au Dieu, que l'écart chronologique ; il y a le plain-pied d'un même frisson d'âme, frisson très inconscient chez le Barbare, certes, mais qu'importe ? Le Gépide qui lance le javelot, le Suève qui brandit l'angon, le Hérule qui décoche la flèche, l'Alain qui ramène son bouclier, le Saxon qui pousse sa barque, le Gélon qui se taillade les joues, tous, qu'ils soient couverts de peaux, de braies ou de cuirasses, casqués, chevelus et tondu, qu'ils boivent l'ale, l'eau, le lait, le vin, le sang, tous savent que les Walküres, s'ils tombent, viendront les chercher sur les champs de bataille, et qu'ils iront, dans les salles de Walhall, grossir la foule des bienheureux Einhoerjars. Si c'est surtout cette idée de la mort qui les ramène au Dogme, leur vie n'en est pas moins comme un accomplissement, un sacerdoce dogmatique. Qu'ils le sachent ou non, s'ils bouleversent le vieux Monde, c'est pour que d'autres puissent le réédifier en plus pur.

L'histoire de Siegfried, c'est tout cela vu, en masse, dans un seul homme. En lui semble condensée toute l'énorme épopée germanique du v^e siècle. Amour-propre national, non, mais nécessité esthétique, Wa-

gner à *accentué* cette figure, ainsi comprise, de cette idée scandinave de Rédemption, *transposée de Balder à elle*. Et c'est beau cette évocation, à propos, en somme, d'une pure entité, cette large évocation d'humanité, ces magnificences d'histoire, ce remuement héroïque dont croula le lourd portique romain. C'est beau de faire de la vie avec les dogmes, — de prendre tous ces peuples, tous ces Burgundes, tous ces Franks, tous ces Goths, et de les agiter en vivaces réalisations de ce qui fut conçu avant le temps, avant la forme, avant le nombre. C'est, en quelque sorte, comme l'éternité mobilisée, temporifiée. Le Drame divin traîne sur la terre, y roule ses tourbillons en marches d'armées, ses lueurs en frémissements d'épées. Lorsque, sur la montagne céleste, Wotan rêve, le regard vers Walhall, bientôt payé avec un or maudit, déjà, par delà cet horizon d'empyrée, « dans les mornes espaces des créations futures », de ces créations qui seront parce que le Drame divin est, déjà court le tressaillement des tragédies héréditaires : Siegfried tue le Dragon, Héros de joie, insoucieux de l'épée que lève Hagen ; Gunther passe, vertigineux, dans un tumulte de hordes barbares. Gunther : — apparition vraiment humaine, vraiment historique, concrète — où toute l'existence s'est trouvée pour commenter tout le rêve (1). Il est — avec sa sœur Gudrune, amoureuse de Siegfried — comme l'atmosphère d'épaisse vie ardente qui prend dans sa vibration cet à demi-mythique Siegfried, et lui communique l'effervescence d'être. Wotan, Gunther : les deux extrémités du Drame, l'un tout éternité, l'autre tout humanité. Gunther complète Siegfried ; figure positivement, crûment historique, il suggère tout ce qui n'a pu nommément trouver place dans l'œuvre, avant tout symbolique, de Wagner ; tout ce torrent de vie barbare du v^e siècle, qui bondit de toute la force de son courant dans les *Chants héroïques de l'Edda* et dans l'épopée des *Nibelungen*.

L'aboutissement humain du Mythe, considéré en son essence dans *l'Or-du-Rhin* et dans la *Walkür*, le Mythe corporifié, voilà le but qui, entrevu dès *Siegfried*, est réalisé dans le *Crépuscule-des-Dieux*. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le plan de la *Tetra-*

(1) Gunther évoque Attila ; Attila évoque la chute de l'Empire Romain, prépare le Moyen-Age.

logie pour sentir tout le souci qu'avait Wagner de ménager pour la fin du Drame, par des gradations habiles, ce grand épanouissement épique. L'épopée, il la rencontrait déjà, au moment de la *Walküre*, alors que le Drame était loin d'être révolu, — dans la *Wolsunga-saga*, où se trouve le sujet de la *Walküre*. L'histoire de Siegmund, comme la donne ce poème, est aussi épiquement développée que l'histoire de Siegfried ; c'est une suite non moins majestueuse de drames. Il y avait, dès lors, dans la richesse même de la matière offerte par la *Wolsunga*, un écueil pour Wagner. De plus, en laissant intacts les éléments puisés dans la *Wolsunga*, Wagner ne compromettrait pas seulement la gradation de l'effet, il risquait un anachronisme. Ce poème de la *Wolsunga*, évidemment d'origine norvégienne, s'il avait été incorporé intégralement, aurait jeté dans l'œuvre un coloris moins archaïque que celui qui est propre à la saga germanique des *Nibelungen*, laquelle fournit le couronnement du Drame (1).

Wagner donc a imaginé pour ces événements de la *Wolsunga* une allure primitive qu'ils n'ont pas dans l'original ; il les a simplifiés suivant les nécessités de la perspective de son œuvre. La *Wolsunga* lui fournissait Siegmund, mais un Siegmund du ix^e siècle, une manière de Roi-de-Mer, et il fallait un Siegmund non pas même du v^e siècle, de l'époque des invasions, mais antérieur, un Siegmund de l'âge lacustre, pour ainsi dire, tout près des Dieux. Toute cette longue épopée de la *Wolsunga*, fourmillante de rois, de guerres et d'amours, Wagner l'a donc réduite à deux hommes se disputant une femme, il l'a reculée jusqu'à l'extrême fond des temps barbares, dans des temps d'individualités immédiates, où tout se passait d'homme à homme, de glaive à glaive. Siegmund et Hunding se

(1) Je ne veux pas dire, par là, qu'en eux-mêmes les événements de la *Wolsunga* sont postérieurs à ceux des *Nibelungen* ; ce serait difficile, attendu que ce sont les mêmes événements, et pris même, par la *Wolsunga*, dans des origines plus anciennes. Mais le norvégien de la *Wolsunga* (définitivement compilée au xii^e siècle) leur donne une couleur plus récente, la couleur de l'époque des Rois-de-mer. C'est comme l'histoire de la Norvège, au ix^e siècle, transposée hiératiquement dans ces légendes. Ce n'est plus le v^e siècle barbare dont on ne peut se résoudre à séparer Siegfried : Siegfried a été germanique avant d'être scandinave.

disputant Sieglinde, c'était le choc de deux épieux et non de deux armées. Par ainsi, les éléments de la *Walküre* étaient mis à leur plan, et les masses profondes du *Crépuscule-des-Dieux*, les armées, les rois, les conquérants, se déroulaient en une suite logiquement amplifiée, qui était comme la progression de la vie même.

On pourrait, peut-être, arrêter ici cet examen des cycles germaniques et scandinaves au triple point de vue : de la Mythographie, — de l'Histoire, — et du Drame de Wagner. Il nous faut pourtant insister encore et définitivement sur la figure de Wotan, source spirituelle de ces cycles, et qui réside au fond d'eux, comme leur intime psychologie. Siegfried, c'est la trace de Wotan dans le monde, la militance du double dogme de Chute et de Rédemption. Cet aspect humain, dramatique, constaté, reste à considérer ce dogme en son essence, c'est-à-dire en Wotan, à remonter de Siegfried à Wotan, *foyer de l'œuvre wagnérienne*. Important : faire suffisamment ressortir cette figure de Wotan, ce serait dégager l'unité psychologique de la *Tétralogie*. A quoi nous bornons cette étude.

Des diverses conceptions émises, à l'égard du grand dieu scandinave, aucune ne me semble résumer aussi complètement que celle de Wagner les caractéristiques des Religions du Nord. Gray nous a fait une manière de Walhall classique, dorique, « un palais construit de blocs de marbre noir », selon l'expression de Carlyle. — Carlyle, lui, réunit dans la figure d'Odin, prise en tant que prototype tout à fait primordial, les éléments d'une théorie de l'Héroïsme, du Héros « Enseigneur d'hommes » ; — théorie non spécialement attachée à Odin, non inséparable de lui, mais émise à son occasion, réversible ailleurs, et réitérée, en effet, développée sur d'autres têtes, successivement (1). Il y a assez loin de cet Odin systématique, préconçu, à l'Odin des *Eddas* et de la *Tétralogie*. « Une consécration de la valeur », tel est le sens d'Odin, selon Carlyle. Indiscutable. Mais c'est là un sens partiel, une croyance n'excédant point les aspirations courantes de la vie, — de la vie d'alors, il est vrai, de la vie forcenée des

(1) Mahomet, Dante, Shakespeare, Luther, Cromwell, Johnson, Rousseau, Burns, Napoléon.

Barbares du v^e siècle et des Northmans du ix^e siècle. Il nous semble, après Wagner, qu'on peut voir autre chose dans le Dieu scandinave : qu'on peut y voir surtout l'inquiétude de l'Âme du Nord, ou simplement de l'Âme dans l'Actuel, son espoir aussi en l'Ailleurs.

L'Espoir ! Walhall n'en fut-il pas le symbole ? En Walhall, Wotan exprima l'aspiration de son âme, — un besoin d'Ordre et de Tendresse, au lendemain des tempêtes du Chaos. Walhall : immense symbole, en vérité, non de l'Orgueil des Dieux, mais de leur rêve de Liberté ; Liberté incomplètement conquise, sans doute, sur les tourbillons désordonnés du Mal, puisque Walhall *doit* périr. — Souvenez-vous de cet incessant aheurtement des Géants contre la *citadelle* des Dieux. N'importe ! Walhall est saint ; il est comme la première épreuve douloureuse de l'Idéal, le premier essai vénérable qui prépare le plein épanouissement futur, le futur Walhall libéré de toute fatalité. Je remarque fort ceci que l'idée de Walhall faisait comme *toute* la Règle des Scandinaves ; le but suprême de leur vie était de le mériter ; et je remarque plus encore ceci que cette idée, pour eux, régirait même leur vie à venir, puisqu'ils n'étaient appelés dans Walhall que comme jugés dignes de le défendre, à la fin du monde, contre les Géants. Transposons, un instant, pour la mieux sentir, cette conception dans le christianisme : les Elus luttant pour le Paradis *dans* le Paradis même : Quel effort *démessuré* d'idéal ! Quelle tension *interminable* vers l'Absolu ! Toujours plus haut ! Et ainsi Wotan monte, monte dans les hauteurs de la Liberté harmonieuse, de cime en cime. Walhall, du moins, est-il l'ultime sommet, à jamais radieux ? Hélas ! les ténèbres recouvriront la Montagne divine ; l'*imperfection* déferlera jusque-là ; et Wotan lutte pour la lumière, inextinguiblement, et tous les Bons avec lui. Dans le Christianisme, Dieu, du moins, reste inaccessible au fond du Saint-des-Saints. L'effort ne s'impose qu'aux Elus, non à celui qui Elit. Ici le Ciel et la Terre sont solidaires. Idéal largement vécu ! — Ce large, violent Idéal éperdu, cette inextinguible soif de l'Abstract, voilà tout Wotan, ou, plus exactement, voilà sa face d'éternité, s'il est incontestable, d'autre part, que son côté d'humanité est une « Consécration de la Valeur ». Ces deux finalités, d'ailleurs, se complètent l'une et l'autre.

Maintenant, pourquoi Wotan a-t-il mérité de *tomber*? Qu'est-ce que cette Chute dont parlent symboliquement les *Eddas*? Ce symbole de l'Or-du-Rhin, nous l'admettons comme jeu de prêtres ou de Skaldes, non comme drame intime d'âme. Peu nous importe que Wotan ait commis une faute; est-il, au fond, responsable de l'inéluctable catastrophe où, sombrera son Rêve? Mais la fatalité de cette catastrophe est ailleurs immanente; oui, ailleurs, n'importe où, spontanément éparse, incréée comme le Chaos, indépendante comme le Mal. Dieu n'est pas responsable de Satan. Odin ne voulait que la lumière; il est innocent de la Nuit. Un vieux désespoir d'être, vicissitude primordiale, antérieure à tous les événements, à toutes choses faites, antérieur à Walhall, qui, précisément, est une *protestation*, un vieux, irrémédiable désespoir d'être mine la création des Dieux et l'engloutira quelque jour. Wotan ne peut le fuir, ce Désespoir, ce « Loup » qui le dévorera (1). Et pourtant il espère; mélancolique espérance que symbolisera Walhall! protestation contre la douleur! ferveur d'âmes aimantes: lueurs héroïquement vivaces dans les profondeurs du Néant! — Oui, il y a dans ce Walhall, en proie aux tempêtes, une sublime affirmation de vie, quelque chose, en vérité, sur ces glorieuses architectures rayonnant dans le gouffre, comme l'épanouissement d'une conscience de « roseau pensant ».

Wotan, — Walhall: l'Âme, — l'Espoir. Et, ici, je vois éclore: Freya, qui, elle aussi, est toute la joie possible, hélas! joie fugitive, été du Nord; Freya par qui si douloureusement mûrissent, à travers tant d'orages, les Pommés-de-Jeunesse. Je voudrais également nommer Balder, la pâle Douceur du Ciel des Dieux, Balder, le « Bénigne » et le Résigné, voué à quelle Passion! Adonis et Jésus. Ils sont, avec Walhall, les signes visibles de l'essence de Wotan, de sa vaillance, de sa confiance en la vie, les formes palpitantes d'une Pensée d'harmonie, tout à fait les créations d'une large Cordialité. Aussi quel Deuil à la mort de Balder! le plus jeune sourire de Wotan c'était lui; c'était lui, la floraison la plus tendre de l'âme du Nord. Car il ignorait, ce candide Balder, les implacables fatalités primordiales; une belle lueur de consolation le

(1) Mythe de Fenris enchaîné:

Sois calme, ô ma Douleur! et tiens-toi plus tranquille.

baignait tout ; il était tout en clarté ; rien de la nuit antique qui lui fût mêlé. Et à le voir si dégagé du Passé de deuil, le Dieu, le Père soucieux, finissait par participer à cette suavité d'oubli ; — il espérait...

Ames neuves, joyeuses, ignorantes, qui, dans leur sécurité d'ignorer, trouvent une force, une liberté que ne connaissent point les Dieux, — les sombres Dieux qui savent tout. — Ce sont aussi de ces âmes, Siegmund, Sieglinde, Siegfried, Brünnhild. — Si elles sont absolument, comme Balder et Freya, des hypostases de la Volonté divine, des tabernacles inviolables où se complait l'Âme divine, l'*Edda* ne le dit pas du tout. Mais telle est leur fonction dans la *Tétralogie* : bel élan créateur de Wagner ! — L'amour de Siegmund et de Sieglinde, celui de Siegfried et de Brünnhild, c'est comme un déploiement de Wotan dans la joie et dans la liberté, une échappée hors du Destin ; c'est l'Âme libérée de toute misère, en pleine extase. Siegmund et Sieglinde, Siegfried et Brünnhild : je ne serais pas loin de considérer ces couples comme des manières de figures platoniciennes, des conceptions flagrantes du Désir (1), des idées réalisées. Wagner, certes, âme saxonne, scandinave, connaissait profondément cette Âme du Nord, si riche d'idéal qu'elle trouve dans tout un reflet de son propre infini. Ces reflets, pour Wotan, ce sont ces êtres de lumière et d'amour, Siegmund, Sieglinde, Siegfried, Brünnhild, reflets éblouissants projetés dans de limpides vibrations de vie extasiée. Prolongement de l'âme, là-bas, dans un clair avenir de félicités ; élan éperdu loin des Ténèbres, du Destin, de l'Urgent Toujours plus haut ! Wotan, — Âme primitive, Désir, Mouvement (2), —

(1) Il y a, dans la théogonie scandinave, un Dieu peu connu, le Dieu *Désir*, que l'on voudrait bien pouvoir identifier avec Wotan. — « Peut-être le dieu le plus remarquable dont nous entendions parler est-il un de ceux dont Grimm trouve trace : le dieu *Wünsch*, ou *Wish* (*to wish*, désirer). — Ceci n'est-il pas la plus sincère et pourtant la plus rudimentaire voix de l'esprit de l'homme ? le plus rudimentaire idéal que l'homme ait jamais formé ? » — CARLYLE.

(2) « — Le mot *Wuotan*, qui est la forme originelle d'Odin, mot répandu, comme nom de leur principale divinité, d'un bout à l'autre des nations teutoniques, partout, ce mot, qui se rattache, d'après Grimm, au latin *vadere*, à l'anglais *wade* et autres semblables, — signifie primitivement *Mouvement*, source de *Mouvement*, *Puissance*, et est le digne nom du

Wotan, complètement identifié avec son idéal, tout entier à contempler l'image de son Rêve, oublierait les sombres nécessités qui l'enchaînent, la vieille fatalité de malveillance qui l'atterre. — Se renouveler en son rêve ! Aussi quel effort ! quelle explosion d'éternité dans ces intenses figures d'amants : Siegmund, Sieglinde, Siegfried, Brünnhild (1). Comme, dans leur amour, ils ont l'air de sentir qu'ils sont, en vérité, l'écho de quelque éperdu cri divin !

plus haut dieu... Le mot signifie Divinité, dit-il, parmi les vieilles nations saxonnes, germanes, et toutes les nations teutoniques ; les adjectifs formés de lui signifient tous *divin*, *suprême*, ou quelque chose appartenant au principal dieu. »
— CARLYLE.

(1) — Brünnhild serait, dans le Drame, même avant Siegfried, la plus précise de ces « figures platoniciennes ». C'est elle qui est le plus mommément, le plus immédiatement, l'incarnation de la Volonté de Wotan ; c'est en elle que cette Volonté se satisfait le mieux, en elle victorieuse un instant du Destin. Elle est la plus large *naissance* de Wotan dans la vie concrète, — la plus profonde substance vitale où il s'hypostasie. — Ce n'est pas tout à fait ainsi que sont, que *demeurent* les Walkyries dans l'*Edda*. Certes, elles y accomplissent bien les volontés célestes, mais sans jamais se départir elles-mêmes de leur divinité, leur mission étant, en quelque sorte, d'absorber le concret dans l'abstrait, de transplanter la vie dans l'éternité (Héros conduits au Walhall). — Ici, au contraire, la Walkyrie, penchée de plus en plus vers l'humanité, s'y solidarise, enfin, y reste attachée par le lien de son amour pour Siegfried. C'est que Wagner a voulu une incarnation tout à fait humaine de Wotan, afin de mieux faire saisir les luttes de cette âme. D'où à la place de Balder : Siegmund, Sieglinde, Siegfried, — et Brünnhild. Je n'oublie point, toutefois, malgré ce qui précède, que la Brünnhild de la *Tétralogie* est, à peu de chose près, la Brünnhild des *Eddas* ; mais, dans les *Eddas*, Brünnhild agit beaucoup moins comme Walküre que comme amante de Siegfried, et cet amour détruit sa nature de Walkyrie. Elle est justement une exception parmi les Walkyries. On voit bien d'autres Walküres aimer aussi des héros ; mais, tôt ou tard, les Vierges-Cyignes s'envolent (je pourrais citer plus d'une saga) et il faut précisément que, pour les fixer auprès d'eux, les héros leur enlèvent leur symbolique plumage. Dans les chants eddiques, Brünnhild est endormie par Wotan pour avoir, malgré la défense du Dieu, protégé le jeune Agnar contre le farouche Hialmgunna. (V. la note relative à la *Wolsunga-saga*.) Mais, naturellement, la psychologie des *Eddas* n'atteint pas jusqu'à dire si, faisant cela, la Walküre accomplit un désir secrètement cher au Dieu. L'idée est toute à Wagner ; elle est belle.

Et ici éclate le drame psychique. Ces formes parfaites de son désir, Wotan est obligé de les détruire. Il faut que l'Âme renonce à son rêve (1). Pourquoi? Mais laissons là les linéaments, les explications du symbole. Sortons de toutes ces savantes constructions mythologiques. Il n'y a plus que ceci: Wotan, l'Âme en quête d'idéal, d'éternité; Siegmund et Sieglinde, Siegfried et Brünnhild représentant ces efforts. Leur amour, c'était la spontanéité de Wotan largement épandue; il donnait la pleine mesure de l'aspiration divine; leur cœur contenait *tout* le ciel, absolument, — expression hyperbolique ailleurs, positive ici. Oui, à travers les ténèbres de l'antique Désespoir, l'Âme, à force d'amour, avait ouvert des perspectives de consolation, de délivrance. Dégagée de l'angoisse première, de l'inertie originelle, elle s'était affermie en sa vaillance, elle avait eu foi en ses rêves. Et ces rêves s'évanouissent. La forme dramatique de ceci est exacte: un père qui voit mourir ses enfants; exacte aussi la forme mythique: un dieu qui tombe en cendres dans la déchéance de son incarnation. Mais c'est, avant tout, essentiellement, la Chute d'une Âme, — la chute fatale d'une âme qui cependant avait tout tenté pour son Salut! C'est l'immense monde de l'Âme écroulé.

Pourquoi?

Il faut en revenir à la Vie même, — à aujourd'hui, si l'on veut.

Peu importe, d'ailleurs, pourquoi l'Âme tombe; pourquoi Wotan *doit* périr. Considérer surtout ceci: — cette fatalité de dissolution, dès qu'elle a pesé sur l'Âme, l'a mise dans l'obligation de réagir, de s'exprimer. Elle est, cette fatalité, l'occasion de toute vie de l'Âme avant d'en être le tombeau. « L'Homme ne vaut que par le malheur », est-il dit dans un livre déjà de jadis, — et d'aujourd'hui — *Memento, quia pulvis es*. Et la vie, dans ses affirmations les plus passionnées, dans ses ferveurs les plus enthousiastes, n'est toute, au fond, que ce *memorandum*. *Memorandum* parfois même peu tardé, hautement reconnu pour ressort de vie: au Moyen-Age, par exemple; et qui assumerait de dire que la vie du Moyen-Age ne fut pas belle? Sans l'idée de rupture, le roseau ne serait que roseau;

(1) De même, Wotan est impuissant à sauver Balder.

dès qu'il *sait* qu'il rompt, il est le Roseau-Pensant ; c'est toute sa vie, cette conscience, sa forte vie. Je suis assez confus de ces raisons, point neuves. Mais ce symbole de Wotan, dont j'essaye d'inventorier la substance psychique, est, qu'on y songe, tellement élémentaire !

Donc, le bondissement de l'Âme scandinave, cinglée par l'idée de néant, c'est Balder, nous disent les Mythologies ; Siegfried, nous disent les Epopées ; les Invasions, nous dit l'Histoire. Puissant cri de conscience, en tout cas, puissante palpitation d'âme, qui a pu monter jusqu'à nous à travers la triple profondeur des temps : le Mythe, la Légende et l'Histoire. Que nous importe de voir, dans la Fable, Balder « mourir », — dans l'Epopée, Siegfried assassiné, — dans l'Histoire, les Hordes de l'Invasion s'entr'égorger pour les dépouilles de Rome. — Balder renaîtra ; — la vénération de la mémoire de Siegfried fera surgir d'autres Héros ; — le désordre des Barbaries aboutira aux pieuses constitutions du Moyen-Age. Et tout cela, c'est, prolongée, la vibration de l'Âme initiale, c'est la palingénésie des moissons nouvelles se levant de la « poussière puissante laissée par le Passé », c'est le souvenir fécond des « Runes antiques », c'est la vie perpétuée, — la Rédemption.

EDMOND BARTHÉLEMY.

Le 18 septembre 1893.

(Fin.)

